

E

Les sectes politico-religieuses de l'Islâm

I. Les premières sectes religieuses de l'Islâm

De même que l'Empire chrétien de Byzance eut, on l'a vu, sa doctrine théologique officielle ou orthodoxe, ses sectes dissidentes et ses querelles religieuses, de même l'Empire arabo-islamique, qui lui succédera en Orient, aura également les siennes. Aux controverses chrétiennes sur la nature de Jésus-Christ, qui donnèrent naissance à de nombreuses communautés religieuses: Orthodoxes ou Melkites, Ariens, Nestoriens, Monophysites, Monothélites, etc. (III, p. 327—333), se substitueront, après l'avènement de l'Islâm, des controverses analogues, notamment sur la nature de Ali, gendre du Prophète, qui provoqueront la formation, dans le monde oriental, d'un grand nombre de sectes islamiques: *Sunnites*, *Khawârij*, *Chiïtes*, *Ismaïliens*, *Fâtimides*, etc.

Orthodoxie et hérésies religieuses représenteront, dans l'Islâm, comme elles représentent dans l'Empire chrétien et byzantin, des oppositions, des intérêts et des partis politiques, ainsi que des aspirations autonomistes et des tendances séparatistes. De même que, sous les Byzantins, la Syrie et l'Égypte chrétiennes adoptèrent la doctrine monophysite ou jacobite en réaction contre Byzance et son orthodoxie, de même l'Irak musulman se donnera aux doctrines kharijites et chiïtes, par opposition contre l'hégémonie du Califat sunnite de Damas. Plus tard aussi, l'Égypte musulmane se ralliera au Chiïsme fâtimide, en réaction contre le Califat sunnite de Bagdâd (I, p. 76—87).

1. *Sunnisme, Kharijisme, Chiïsme*

La bataille de Siffin (658) et le résultat de l'arbitrage qui donna le Califat à Mu'awya provoquèrent, dans l'Islâm, la naissance de deux grandes sectes dissidentes, représentées par deux grands partis politico-religieux: les *Khawârij* et les *Chiïtes* (p. 196). Incarnant la réaction des Irakiens islamisés contre la suprématie des Arabes du Hidjâz et de Syrie, ces deux sectes ou partis seront des ennemis implacables du Califat sunnite de Damas.

Ainsi, dès l'avènement des Umayyades (661), trois groupes politico-religieux, correspondant à trois tendances principales qui réapparaîtront sans cesse au cours de l'histoire du monde islamique, serviront de plateformes aux aspirations nationales et aux séparatismes régionaux. Ce sont: les *Sunnites*, les *Khawârij* et les *Chiïtes*.

a. *Le Sunnisme, doctrine orthodoxe et officielle*

Nous avons vu que la *Sunna*, qui «désigne la pratique et la théorie de l'orthodoxie musulmane», est constituée par les «faits et gestes, actes et paroles de Mahomet», qui forment, avec le Coran, la base du dogme et du rituel islamiques. De là l'appellation de «gens de la Sunna» (*Ahl as-Sunna*) ou *Sunnites*, qui désigne les Musulmans orthodoxes (p. 116—117).

C'est la doctrine sunnite que les califes de Médine, de Damas et de Bagdad ont adoptée et déclarée comme religion officielle de leurs Empires respectifs. Dans l'Empire chrétien et byzantin, la foi orthodoxe était représentée par la doctrine *melkite* (impériale), dite aussi chalcédonienne, imposée comme religion officielle.

b. *Le Kharijisme ou secte des Khawârij et ses sous-sectes*

Les *Khawârij*, terme arabe dérivé du verbe *Kharaja* (sortir), sont, on l'a dit, les anciens partisans de Ali qui s'étaient séparés de leur chef lorsque, après la retraite de Siffin, celui-ci eut accepté de se soumettre à un arbitrage (p. 196). Intransigeants, ces hommes voulaient s'en rapporter à Dieu seul, maître des batailles, de la décision qui trancherait le conflit entre Ali et Mu'awya. Le triomphe de ce dernier ne fit que renforcer ces dissidents dans leur attitude hostile et agressive.

Comparés aux Sunnites et aux Chiïtes, les *Khawârij* apparaissent comme les puritains de l'Islâm. La secte moderne des Wahhabites du Najd (Arabie Séoudite) semble n'être, sur beaucoup de points, qu'une renaissance de celle des *Khawârij*.

Pour les *Khawârij*, le Coran contient toute science et doit être interprété à la lettre; la foi et la prière sont insuffisantes sans les bonnes œuvres et la pureté de conscience; le Musulman qui commet un péché capital perd sa qualité de croyant et doit être exclu de la communauté; le luxe est condamné; la musique, les jeux et les boissons spiritueuses sont proscrits; la prédestination absolue est admise.

Sur le plan politique, les *Khawârij* ne sont pas moins radicaux. A l'opposé des Chiïtes qui, attachés au principe de l'hérédité monarchique, ne reconnaissent comme calife qu'un descendant du Prophète, les *Khawârij*, qui n'admettent qu'un Califat électif, considèrent que tout Musulman peut exercer cette fonction suprême, pourvu qu'il soit juste et qu'il observe les lois, et qu'en revanche tout calife pourrait être déposé, dès que, comme Ali, il aura démérité. Ecrasés par Ali, contre lequel ils s'étaient révoltés (658), les *Khawârij* constituent un solide noyau au sud de Bagdad. C'est un de leurs partisans qui aurait assassiné Ali, dans la mosquée de Kûfa (660). Sous Mu'awya, des révoltes fomentées par eux à Kûfa et à Basra sont noyées dans le sang.

Hostile aux Umayyades, le mouvement des Khawârij, qui inquiète les califes de Damas, est surtout une protestation des Musulmans de l'Irâk contre les Arabes du Hidjâz et de Syrie. L'Irâk, «cette ancienne province de l'Empire sassanide, centre important de culture mazdéenne ou jacobite de religion et araméenne de langue, avait mauvaise réputation dans les milieux sunnites; elle était peuplée de *Zindiqs* (athées), qui auraient dû être tous des Zoroastriens et des Manichéens, mais parmi lesquels il y avait des Kharijites. L'ancienne conscience nationale se manifestait contre le califat sous diverses formes d'hétérodoxie . . . Il convient de noter qu'en Arabie, c'est une autre région nestorienne, celle qui comprend le Yémen, le Hadramout et l'Omân, qui s'était convertie au Kharijisme, dès le début de la dynastie omeyyade.»¹ Outre ces divers pays, et malgré les revers et les persécutions, le mouvement kharijite gagne aussi la Mésopotamie, la Perse, l'Afrique du Nord. Dans toutes ces contrées, l'opposition ethnique et politique revêt la forme de la dissidence religieuse.

A mesure qu'elle s'étendait dans l'espace, la secte kharijite se fractionnait en sous-sectes secondaires. Les *Azrakites*, qui ont fondé un Etat dans le sud de la Perse, sont exterminés vers 700. Les *Sofrites*, qui se répandent dans tout l'Islâm et surtout dans le Maghreb, réussissent à islamiser les Berbères d'Afrique du Nord. Les *Ibadites* sont actifs en Arabie, où ils se soulèvent contre le dernier calife umayyade. Battus et chassés des villes saintes, ils se maintiennent dans l'Umân et pénètrent dans le pays de Zanzibar et en Afrique du Nord. Concourant, dans cette dernière contrée, avec leurs frères Sofrites qu'ils finiront par absorber, les Ibadites amènent les Berbères islamisés à adopter leur doctrine et les soulèvent contre l'orthodoxie de Damas.

Les Ibadites, dont la puissance offensive s'éteindra en Orient au milieu du VIIIe siècle, se maintiendront en Afrique du Nord, dans l'Umân (Arabie) et dans le Zanzibar. Après l'avènement des Fâtimides dans le Maghreb (vers 900), les Ibadites d'Afrique, divisés par des schismes religieux et politiques, se réfugient dans le Sahara. Leur doctrine domine encore aujourd'hui dans le sud de la Tunisie et de l'Algérie, ainsi que dans l'Umân (Arabie) et dans le Zanzibar. L'imâm de Mascate est Ibadite.

«En somme, le Kharijisme n'a point eu de succès auprès des peuples de l'Orient. La foule ne saurait se passionner pour une doctrine qui ne se concrétise point en un individu, en une famille ou en une formule frappante . . . Ce n'est qu'à Mascate, à Zanzibar et au Maghreb, que le Kharijisme a conquis des groupes sociaux tout entiers et pris allure de religion nationale.»²

¹ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 410.

² Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 413.

c. *La secte des Murji'in*

A la différence des Khawârij, qui déclarent infidèle tout Musulman qui commet un péché mortel et estiment insuffisante la foi sans les bonnes œuvres, les *Murji'in* (ceux qui ajournent) considèrent comme indissoluble l'Islâm une fois confessé. Ils «professaient que la conduite pratique est secondaire, que la foi seule importe et qu'un croyant qui se conduit mal vaut mieux qu'un vertueux incrédule; en somme les Mordjites refusaient de juger les hommes et laissaient à Dieu ce soin (d'où leur nom); c'était légiti-mer les Omayyades. Opportunisme qui ne pouvait convenir ni aux Kharidjites ni aux Chiïtes.»³

d. *Le Chiïsme et ses sectes*

Le Chiïsme⁴ et ses diverses sectes tiennent, dans l'histoire du monde islamique, une place plus importante que celle du Kharidjisme.

A la mort du calife Uthmân (656), son successeur Ali, gendre du Prophète, est reconnu à Médine. Après la «Bataille du Chameau» (p. 195) et l'établissement de Ali à Kûfa, le nouveau calife est acclamé en Irâk. L'Arabie cesse d'être le centre du Califat et la Mésopotamie recouvre son vieux rang impérial.

Mais la Syrie, «déjà mûre pour se détacher du califat, refusa, sous Moawia, de reconnaître Ali pour calife . . . L'Islam était maintenant divisé contre lui-même. L'Iraq et la Syrie ranimaient leur ancienne querelle: non plus Byzance chrétienne contre Perse zoroastrienne, mais musulmans contre musulmans.»⁵ De cette querelle naquit le Chiïsme (p. 195—196).

Après l'assassinat de Ali (661) et la disparition de son fils aîné Hasan, qui mourut, huit ans plus tard, empoisonné par sa femme, Husaïn, second fils de Ali, qui prend la tête d'une révolte à Kûfa, est tué et ses partisans sont massacrés (680). Son tombeau, à Karbala, est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage sacré pour tous les Chiïtes, qui considèrent Ali et ses deux fils comme des saints et des martyrs.

«La mort tragique d'Ali et de ses deux fils Hasan et Hossein, écrit Renan, est pour les Chiïtes l'analogue de ce que la Passion du Christ est pour les chrétiens. Le mois de moharram, consacré à ces souvenirs sanglants, est, comme une semaine sainte, plein de lugubres images et de scènes de deuil . . . Le génie mystique de la Perse a su donner à l'Islamisme ce qui lui manquait, l'idéal tendre et souffrant, des motifs de pleurer, la complainte larmoyante, la Passion. C'est là un besoin absolu de toute religion.» (p. 170).

³ Massé, *op. cit.*, p. 149.

⁴ Le mot «Chiïtes», qui désigne les partisans de Ali et de ses descendants, dérive de l'expression arabe *Ch'fat Ali*, qui signifie «le parti de Ali».

⁵ B. Thomas, *op. cit.*, p. 71.

Ali, Hasan et Husaïn, et les neuf descendants directs de ce dernier, sont, pour les Chiïtes, les douze *imâms* ou chefs spirituels et les seuls califes légitimes, en leur qualité de descendants du Prophète. «Le douzième et dernier Imâm de cette succession apostolique héréditaire des Chiïtes», qui aurait mystérieusement disparu dans une caverne à Samarra (vers 900), serait encore vivant et invisible. Il reparaitra un jour, sous le nom d'*Al Mahdi* «le bien guidé» (p. 168), pour débarrasser la terre d'un Antéchrist qui troublera le monde avant la fin des temps.

Durement combattu par le Califat sunnite de Damas, le Chiïsme élabore secrètement sa doctrine et, comme le Kharijisme, donne naissance à des sectes nombreuses. Il y aura, en effet, le Chiïsme classique ou modéré (qui comprend le gros des Chiïtes proprement dits et forme, depuis le XVI^e siècle, la religion officielle de la Perse moderne), et les sectes chiïtes extrémistes. Nées après le Califat de Ali, les diverses doctrines chiïtes sont «étrangères à la pensée arabe et à l'islam primitif; alors que le Kharijisme est un effort plus ou moins heureux de maintenir celui-ci dans son intégrité.»⁶

2. Le Chiïsme modéré

a. Le Chiïsme classique

Les adeptes du Chiïsme classique admettent, comme ceux du Sunnisme, la *Sunna* du Prophète (p. 116—117). Mais ils en diffèrent par le fait qu'ils «fondent exclusivement cette sunna sur l'autorité des membres de la famille du Prophète, alors que les Sunnites admettent aussi le témoignage des Compagnons de Mahomet». Outre leur divergence sur le fond de la doctrine islamique, Chiïtes et Sunnites se séparent également par des questions de rituel et de liturgie.

Pour les Chiïtes, le Califat légitime, en vertu d'une transmission mystique, est le lot des descendants du Prophète. A ce titre, Ali, gendre de Mahomet, devait, à défaut d'héritiers mâles, succéder à son beau-père comme chef de la communauté musulmane, c'est-à-dire comme calife ou *imâm*. En conséquence, les trois premiers califes, Abû Bakr, Umar et Uthmân, sont des souverains illégitimes.

Plus tolérant, sur certains points, que le Sunnisme, le Chiïsme paraît plus rigoriste sur d'autres. Ainsi, interprétant à la lettre le verset coranique qui déclare les polythéistes comme impurs, les Chiïtes dévots évitent soigneusement tout contact avec un non-musulman.

Les répressions dont les Chiïtes furent constamment l'objet donnèrent à leurs sectes un aspect de société secrète. «Le Chiïsme eut donc une véri-

⁶ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 414.

table 'vie cachée', qui provoqua chez ses partisans l'éclosion d'une tendance à dissimuler sa croyance et à se dispenser des prescriptions du culte, en cas de danger... Cette tendance (*taqiya* ou *Kitmân*: restriction mentale),... (dont) on trouve des traces dans le Coran: 3, 27; 16, 108,... fut pratiquée par les Chiïtes à tel point qu'elle devint une des marques distinctives de ses partis extrêmes; il est juste d'ajouter qu'elle résulta d'une contrainte due aux circonstances, et non d'un libre choix; il s'agissait avant tout d'éviter des représailles et des effusions de sang.»⁷

L'échec des tentatives des Chiïtes avait développé chez eux les espérances dans l'attente messianique de la fin du monde. Leur enseignement comportait que toutes les injustices prendraient fin lorsque le dernier *Imâm*, vivant encore caché, apparaîtra sur terre à titre de *Mahdi*.

Nous avons vu que l'idée du *Mahdi*, restaurateur de la justice qui précédera la fin des temps, est une vieille conception orientale, adoptée par l'Islâm orthodoxe sur la base de nombreux *hadîth* (dires) prêtés à Mahomet. Accaparée par le Chiïsme, au profit de Ali et de ses descendants, l'idée mahdiste, chez les Chiïtes extrémistes, transformera Ali en une divinité et fera du *Mahdi* ou Messie un imâm caché et attendu, descendant de Ali et de Fâtîma (p. 168).

«Aux yeux des Chiïtes, Ali et ses douze descendants directs sont les véritables califes, ou plutôt les *imâms*. Car la notion d'*imâmat* prend avec le chiïsme une extension et une importance spéciales: alors que l'imâm du sunnisme orthodoxe est le chef spirituel et temporel désigné par élection ou par nomination humaines, l'imâm chiïte (héritier de la mission du Prophète) est constitué tel en vertu d'une désignation divine qui, d'après une tradition chiïte, se serait produite par l'intermédiaire de Mahomet; il est imâm substantiellement, grâce à une émanation mystérieuse qui, depuis Adam, passe d'un imâm à l'autre. Bref, l'imâm sunnite est un chef; l'imâm chiïte est un pontife.»⁸

D'autre part, «l'échec politique du Chiïsme engendra l'un de ses éléments constitutifs: l'idée de la Passion et de la Rédemption;... l'imâm doit nécessairement finir par le martyr (et, de fait, tous moururent de mort violente, à en croire les historiens); mais la présence d'un imâm étant nécessaire au monde en tout temps, le dernier des imâms n'est pas mort; il est seulement absent et doit revenir un jour. En attendant la fin de son absence (*ghaïba*), la communauté chiïte se considère comme toujours dirigée par l'imâm invisible... Sur son retour futur (*radja*), les Chiïtes sont en majorité d'accord. Mais ils diffèrent sur le nombre des imâms et sur la personne du dernier d'entre eux, «l'imâm caché».⁹

⁷ Massé, *op. cit.*, p. 153.

⁸ Massé, *op. cit.*, p. 151.

⁹ Massé, *op. cit.*, p. 153, 154.

La lignée directe de Ali s'arrête au douzième imâm, «le Mahdi et le Maître du Temps», qui aurait mystérieusement disparu vers 900; toujours vivant et retiré dans un lieu secret, il attend son heure pour réapparaître.

Par le principe de l'hérédité prophétique, les douze imâms, descendants de Ali, sont infaillibles. Aussi, à l'opposé des Sunnites, qui admettent le consensus (*ijmâh*) de la communauté pour l'interprétation de la Loi, le Chiisme, écartant la raison humaine comme impuissante en matière de dogme, ne reconnaît cette autorité qu'aux docteurs ou *mujtahidîn*, qui sont les organes de l'imâm caché.

La transmission mystique et héréditaire de l'imâmât est une conception étrangère à la tradition arabe et musulmane. Plus que le Kharijisme, le Chiisme, à son début, est, en effet, un mouvement séparatiste irâkien, une forme religieuse de l'opposition ethnique et politique des vieux Mésopotamiens, qui, en se convertissant à l'Islâm, ont conservé leur inclination atavique pour la variété des doctrines religieuses, ainsi que leurs habitudes ancestrales à s'occuper de controverses et de querelles dogmatiques. C'est dans ce milieu spécial que se sont formées la légende de Ali et la doctrine du Califat légitime dans la famille du gendre du Prophète. Cette doctrine se développera, au VIII^e siècle, parmi les populations converties de l'Iran, «qui conservaient les traditions des dynasties sacrées».

«Il faut chercher le succès des doctrines chiïtes dans la survivance du fonds babylonien, où la dynastie sassanide avait maintenu les traditions de la royauté sacrée, quasi divine, et que faisait entrer dans la société musulmane la classe nouvelle des *mawâli*, tout d'abord composée presque exclusivement d'affranchis persans . . .

Au VIII^e siècle, et aussi pendant les suivants, les peuples du Proche-Orient, et particulièrement les Iraniens, restent travaillés par l'attente vague d'un bouleversement social, au cours duquel un personnage providentiel et quasi divin conduira l'humanité à un bonheur général et définitif. Pour préparer sa venue et pour soutenir sa mission, ses adeptes s'unissent en une confrérie mystérieuse, dont l'organisation un peu sommaire d'abord se précisera, chez les Fatimides, Carmates et Assassins, en un édifice savamment construit à plusieurs étages d'initiés. Il arrive que les manifestations publiques de ces groupes d'initiés se confondent, d'une façon passagère ou durable, avec la propagande alide et avec l'avènement d'un Fatimide au pouvoir . . . Leur but reste celui du mouvement mazdakien (III, p. 296-297), . . . communauté des biens et des femmes, anarchie bienheureuse sous le règne absolu et amorphe d'un être prédestiné . . .

C'est sans doute la mort dramatique d'Ali et surtout celle de son fils Hossein et de sa famille, qui ont commencé la légende et entouré d'un si magnifique éclat la personnalité . . . du . . . gendre du Prophète. Il hérite en tout cas des croyances éparses qui errent en Orient proche sur le

hulûl, c'est-à-dire l'incarnation divine; sur le *tanâsukh*, c'est-à-dire sur le passage de cette âme divine en une autre âme humaine; sur le *raja'*, le retour du dernier *imâm* enfin réincarné. Les sectes alides seront occupées à attendre ce maître de l'heure, le *Mahdi*, qui prend pour elles une importance spéciale. Certaines d'entre elles sont prêtes à accepter les doctrines extrêmes de la manifestation divine.»¹⁰

Provoqué par des tendances régionalistes, qui poussaient les populations à se séparer de la Syrie umayyade, le Chiisme, sous ses formes diverses, se manifestera vigoureusement en Irâk, en Iran, en Arabie, dans les Villes Saintes, et, plus tard, en Afrique du Nord et en Egypte. Les Bédouins, toujours occupés de querelles tribales, étaient indifférents à ces rivalités politico-religieuses. Quant à la Syrie umayyade, contre la domination de laquelle le mouvement chiite était particulièrement dirigé, elle demeurait le centre du Sunnisme et persistait à considérer Ali comme un usurpateur.

Le caractère plutôt national que religieux de l'opposition du Chiisme contre l'hégémonie arabo-syrienne des califes sunnites de Damas, est clairement attesté par le fait que, lorsque les Abbâssides, appuyés par les Chiites irako-iraniens, détruiront le Califat de Damas et fonderont à Bagdâd un Califat sunnite, les Chiites de l'Irâk et de l'Iran, qui coifferont ce Califat mésopotamien, ne seront nullement gênés par sa doctrine sunnite.

b. Le Zaïdisme

A la différence du Chiisme classique ou Imâmisme, pour lequel le retour de l'imâm caché (le 12e) est un dogme, le Zaïdisme, qui s'arrête au cinquième de ces imâms, n'attend plus le retour de l'imâm caché ou Mahdi.

Descendants du cinquième imâm chiite, Zaïd, petit-fils de Husaïn, les imâms zaïdites représentent le chiisme le plus modéré, celui qui s'écarte le moins du sunnisme orthodoxe. Ils rejettent le mariage temporaire et nient l'infusion divine en l'imâm, qui bénéficie seulement de la direction de Dieu. Depuis la mort de Zaïd, qui, revendiquant les droits des Alides, fut tué par les soldats umayyades (740), l'imâmat zaïdite doit être électif et non héréditaire.

En 862, un petit Etat zaïdite, constitué au Tabaristan, au sud de la Caspienne, sera détruit, en 928, par les émirs turcs de la Cour abbâsside. Un autre imâmat zaïdite, fondé en 860 dans le Yémen, s'est maintenu malgré toutes les incursions; il continue à jouer un rôle dans la vie politique de l'Arabie actuelle.

¹⁰ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 415, 419, 421.

II. Ismaïlisme, et sectes rationalistes et mystiques

Tandis que le Sunnisme, le Kharijisme et le Chiïsme classique ou modéré, dont nous venons de parler, sont nés à la suite de l'échec de Ali à Siffin (658) et se sont surtout développés après la mort tragique de Ali (661) et de ses deux fils Hasan et Husaïn (p. 210), le Chiïsme avancé, représenté par l'*Ismaïlisme* et ses sous-sectes, apparaîtra un siècle environ plus tard (vers 762), au début du règne de la dynastie sunnite des califes abbâssides de Bagdad. Quant aux sectes rationalistes et mystiques, dont les idées étaient discutées par les théologiens musulmans dès la période des califes umayyades de Damas, elle ne se développeront que sous les premiers califes abbâssides.

1. L'*Ismaïlisme* et ses sous-sectes

Outre le Zaïdisme, secte modérée, le Chiïsme donna naissance à une secte avancée: l'*Ismaïlisme*. Celui-ci, à son tour, se fractionnera en de nombreuses sous-sectes politico-religieuses, dont les plus importantes sont celles des *Karmates*, des *Fâtimides*, des *Druzes*, des *Nosâiris*, des *Hashâshîn* (Assassins), etc. «Pour les historiens classiques de l'Islam, ces gens-là sont des 'extrémistes' (*ghulât*) du chiïsme; on les exclut du chiïsme qu'on appellerait volontiers orthodoxe, de celui qui est aujourd'hui la religion officielle de la Perse.»¹¹

Filles du Chiïsme classique ou modéré, les sectes et sous-sectes ismaïliennes, par leur activité, briseront très souvent l'unité politique et religieuse de l'Empire arabo-islamique et finiront par détruire la suprématie des Arabes d'Arabie, au profit des indigènes convertis.

Ainsi «la *chi'a*, au début, parti purement dynastique, sous le signe duquel les musulmans récemment convertis combattaient ensuite la prédominance des Arabes, avait souvent servi de manteau à des ambitieux sans scrupules pour réaliser leurs buts purement égoïstes et hostiles à l'Etat».¹²

a. L'*Ismaïlisme*

Tandis que les Chiïtes classiques (Imâmites ou Duodécimains) croient à

¹¹ Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 421. 422.

¹² Brockelmann, *op. cit.* p. 155.

une succession de douze imâms alides, dont le dernier, ou 12e, est un imâm caché qui reparaitra à la fin des temps, et tandis que les Zaïdites, dissidents chiïtes modérés, s'arrêtent au cinquième de ces imâms et n'attendent plus le retour du Mahdi, pour les *Ismâïliens*, dissidents extrémistes (Septimains), la succession des imâms s'arrête au septième, et l'imâm caché et attendu a déjà reparu. D'autre part, si, pour le Chiisme classique, l'Imâm attendu est seulement porteur d'une simple substance lumineuse, et si, pour les Zaïdites, l'imâm bénéficie seulement de la direction divine, pour les Ismaïliens et leurs sous-sectes diverses, l'infusion divine en l'imâm est absolue; celui-ci finit même par devenir dieu.

Ismâïl, fils du sixième imâm chiïte (Jâfar As-Saddîk), bien qu'il soit mort avant son père (762), devient pour ses partisans le septième et dernier imâm ou mahdi. Ceux-ci, qui prendront son nom (Ismaïliens), porteront sur lui leurs espérances.

«L'ismaïlisme établit entre l'homme et la divinité (comptant chacun pour un degré) cinq autres degrés constitués par les principes premiers: Raison universelle, Ame universelle, Matière première, Espace, Temps (ce qui donne sept degrés); or, la Raison universelle s'est incarnée successivement en sept prophètes: Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus, Mahomet et enfin Mohammed, fils du septième imâm Ismaïl. On voit ainsi l'abîme qui sépare l'orthodoxie de l'ismaïlisme (sans parler de l'interprétation allégorique du Coran et de la croyance à la métempsycose) . . . L'ismaïlisme abolit la mission de Mahomet au profit d'un nouveau (et septième) prophète.»¹³

«Ce n'est pas seulement le hasard qui a donné à ces «septimains» le fondement de leur doctrine, mais peut-être plus encore le caractère sacré du nombre 7, reconnu partout de tout temps en Orient. Avec l'idéologie iranienne de la grâce divine, les spéculations gnostiques d'origine hermétique, les éléments de la philosophie grecque et de la religion manichéenne des intellectuels, cette croyance se concentre en doctrine ésotérique favorable à la tendance héréditaire des Levantins à se constituer en sociétés secrètes; cette tendance très répandue en Orient était exploitée à diverses époques à des fins politiques par des agitateurs ambitieux.»¹⁴

Durant un siècle environ, la doctrine ismaïlienne reste essentiellement religieuse. Suivant cette doctrine, «Dieu est dépourvu d'attributs et supérieur à toute conception; mais par sa volonté, il s'est manifesté sous la forme de la Raison universelle — véritable divinité des Ismaïliens — dont l'attribut principal est la Science».¹⁵

Un siècle après sa fondation, la secte ismaïlienne trouva «sa forme lit-

¹³ Massé, *op. cit.*, p. 158, 159.

¹⁴ Brockelmann, *op. cit.*, p. 127.

¹⁵ Massé, *op. cit.*, p. 163.

téraire dans les œuvres des «amis fidèles» (ou des frères purs, . . .), qui constituèrent une encyclopédie philosophique. Comme secte, ces «amis» apparurent d'abord dans le 'Iraq, en 890, dans la région de Wasit, où la révolte des esclaves venait tout juste d'être réprimée.»¹⁶

Sur le plan politique, la secte ismaïlienne, pour atteindre ses buts, se servira des dogmes religieux de l'Islâm, «en interprétant, comme les Qarmates, ses proches parents, allégoriquement les paroles du Coran et en n'en reconnaissant que le sens caché, *Albatin*, d'où son autre nom d'*Albatiniya*».¹⁷ Sur le plan doctrinal, elle aura aussi sa part dans l'évolution de la pensée islamique et notamment «dans la prépondérance accordée à la Raison».

b. Le Karmatisme

Vers 890, un nommé Hamdân *Karmat* fonde pour ses partisans, dans la région irakienne de Wasit, centre de la secte ismaïlienne des «amis fidèles», un lieu de réunion appelé «Dar Alhijra». *Karmat*, qui donnera son nom à une nouvelle secte politico-religieuse, imprime à la propagande ismaïlienne une nouvelle impulsion et dévie l'activité de ses partisans vers des fins politiques.

Les initiés, qui vivaient dans une parfaite communauté des biens, reconnaissent l'autorité de l'imâm caché et de ses représentants, dont la personne leur restait toujours ignorée. Ils sont liés, sous serment et par des contrats, à l'obéissance absolue à la secte et à ses chefs; ces derniers sont désignés par l'appellation de «maîtres de la pureté».

Hamdân *Karmat* «groupa les éléments ouvriers et paysans de la Mésopotamie, secouée tout récemment par une guerre servile: il les rallia à l'imâm caché qui devait satisfaire leurs tendances égalitaires et donna le branle à l'organisation d'un compagnonnage comportant des grades d'initiation (qu'on retrouve probablement à l'origine de la franc-maçonnerie occidentale)».¹⁸

Le mouvement karmate, qui tournera partiellement à une sorte de communisme vulgaire, gagne l'Arabie. Vers 900, les Karmates avaient établi leur centre d'action dans le Bahraïn, aux portes de l'Irâk et de l'Arabie. Après avoir affligé l'Irâk de leurs incursions répétées et paralysé le commerce et le mouvement des pèlerins, ils s'emparent de La Mecque en 930, massacrent les pèlerins réunis à la mosquée, souillent le pourtour de la Kaaba et enlèvent la Pierre Noire, qu'ils emportent dans le Bahraïn. Près de deux ans après, Kûfa est également pillée par eux.

¹⁶ Brockelmann, *op. cit.*, p. 127, 128.

¹⁷ Brockelmann, *op. cit.*, p. 139.

¹⁸ Massé, *op. cit.*, p. 157.

«Nous définissons carmathe, *largo sensu*, écrit Louis Massignon, l'ample mouvement de réforme et de justice sociales, qui a ébranlé tout le monde musulman au neuvième siècle de notre ère, pour *avorter* avec la proclamation du fondateur de la dynastie fatimide, en 910, à Mahdia.»¹⁹

c. Le Fâtimisme

Tandis que, vers 890, Hamdân Karmat prêchait sa doctrine en Mésopotamie, un nommé *Muhammad*, qui prétendait descendre de Ali et de Fâtima, recrute des adhérents pour le *Mahdi* qui sortira de sa maison. Installé à Salimiya, près d'Alep, il prêche la doctrine chiite de la secte ismaïlienne et gagne à sa cause un personnage de Sanâa (Yémen), Abû Abdallah. Ayant réussi à s'attacher les Berbères d'une tribu du Maghreb, qui se trouvaient avec lui en pèlerinage à La Mekke, Abû Abdallah les suivit en Afrique du Nord, recruta une armée chez eux, battit les Aghlabites qui y régnaient et prit en main le gouvernement du pays (909).

En 910, *Ubaïdallah*, fils et successeur de Muhammad, le prétendu Fâtimide et le chef de la secte ismaïlienne de Salimiya, arrive en Afrique, où il se donne lui-même pour *Mahdi*. En souvenir de son père, il est reçu par Abû Abdallah qui le porte sur le trône. Ubaïdallah, qui établit sa résidence à Al Mahdia, du nom de Mahdi, refuse de reconnaître, à l'exemple de ses prédécesseurs, la suzeraineté nominale des califes de Bagdad. En sa qualité de Fâtimide, il prétend être l'héritier légitime du Califat de l'Islâm. Soixante-dix ans plus tard, les Fâtimides, héritiers et successeurs de Ubaïdallah, planteront, pour deux siècles, leur dynastie, leur domination et leur doctrine religieuse en Egypte, et fonderont le Califat fâtimide du Caire (p. 168).

«Pour résumer, il semble que le Carmathisme mit la doctrine de l'Imâm caché au service d'une révolution sociale; les Fatimides, à leur tour, rejetant ce socialisme, utilisèrent la propagande carmathe et la doctrine de l'imâm caché pour réaliser leurs desseins de domination politique.»²⁰ Après le triomphe du théocratisme fâtimide en Afrique, le socialisme karmate ne fera plus que décliner.

d. Le Druzisme

Tandis que, pour les Ismaïliens, les Karmates et les Fâtimides, l'imâm caché ou Mahdi est une sorte de prophète inspiré ou dirigé par Allâh, les Druzes et les Nosairis, plus extrémistes encore, font, les premiers, du calife Al Hâkim, et les seconds, du calife Ali, «l'incarnation de Dieu même».

Sous le règne d'*Al Hâkim*, troisième calife fâtimide d'Egypte (996—

¹⁹ Cité par G. Wiet, *op. cit.*, p. 120.

²⁰ Massé, *op. cit.*, p. 158.

1020), qui aurait prétendu à se faire rendre un culte divin, une doctrine extrémiste, encouragée par le souverain, voit dans le calife de souche légitime une incarnation de la divinité. Victime d'une conjuration organisée par les grands de sa cour, Al Hâkim, qui disparaît en 1021, aurait été assassiné au cours d'une promenade à cheval dans les environs du Caire. Après sa disparition, les califes fâtimides du Caire reprennent leur titre d'imâm des Ismaïliens (1035), et la doctrine ismaïlienne, rétablie comme religion officielle, se maintiendra en Egypte jusqu'à la restauration de l'orthodoxie sunnite, en 1171, par Salaheddin (Saladin).

Après la mort de Hâkim, un de ses familiers, Muhammad ibn Ismâïl *Ad Darazi*, quitte l'Egypte pour le Liban, où il fonde une nouvelle secte qui prendra son nom: la secte des Druzes. Dans cette secte, qui se répandra aussi dans le Hawrân (Djebel Druze), en Syrie, et où prédominent le culte du divin Hâkim ainsi que «d'autres représentations panthéo-mystiques», la métempsycose et la restriction mentale sont admises.

e. Le Nosairisme

Les *Nosairis* seraient les partisans d'un certain Ibn *Nosair*, fondateur, au Xe siècle, d'une secte religieuse alide. Si, pour les Druzes, le calife Hâkim est l'incarnation de Dieu, la secte contemporaine des Nosairis, les actuels Ansariés ou Alaouites, qui occupent la côte nord-syrienne (territoire de Latakié), divinisent le calife Ali, «extérieurement leur imâm, mais leur dieu dans la réalité profonde». Le Nosairisme, rejeté par l'Islâm orthodoxe, est un «synchrétisme confus de paganisme syro-phénicien, d'islamisme et de christianisme».

Les Nosairis ou Alaouites «croient à une trinité formée d'Ali, Mahomet et Salmân (Mahomet n'étant qu'une émanation d'Ali, de même que Salmân précurseur d'Ali) . . . On retrouve, en effet, sous la trinité des Nosairis, les triades païennes de l'antique Syrie; de plus, les Alides reçoivent des attributs mythologiques: Ali devient le maître du tonnerre; le sang de Hosaïn remplace, pour expliquer la rougeur du couchant, le sang d'Adonis tué par le sanglier. Rituellement, on retrouve dans le Nosairisme un curieux mélange de fêtes chiïtes et de fêtes chrétiennes. Les tombes de leurs saints particuliers, entourées d'arbres qui sont aussi l'objet d'un culte, couronnent les hauts-lieux du pays»²¹ (survivance de cultes phéniciens).

f. Le Nizarisme ou Fidâisme ou l'Ordre des Hashishiûn (*Assassins*)

Sous le règne du calife fâtimide Al Mansûr (1036-1094), petit-fils d'Al Hâkim, un Ismaïlien d'origine persane, *Al Hasan ibn Sabbâh*, qui se laissa gagner par la doctrine des Fâtimides d'Egypte, prend parti pour *Nizâr*,

²¹ Massé, *op. cit.*, p. 160.

fils du calife. De là, le nom de *Nizarites* que prenaient aussi ses partisans.

En 1090, Hasan, qui avait quitté l'Égypte pour la région d'Alep (Syrie), apparaît en Perse où il continue sa propagande au titre de « envoyé de Nizâr ». Aidé de quelques partisans fanatiques, il s'empare de la forteresse de montagne Alamût, « le nid d'aigle », au nord de Qaswîn, dont il fait son quartier général.

« A l'instar de la propagande fatimide, il organisa son ordre en différents grades. Tandis que le cercle très étroit des initiés confessait un libérinisme au-delà de toutes les limites de la morale et de la religion, leurs instruments étaient élevés dans le fanatisme le plus rigoureux. L'assassinat des ennemis de la vraie religion, qui leur étaient désignés par le maître, leur était présenté comme une œuvre pie, agréable à Dieu, et dont l'exécution leur assurerait les joies du paradis. Ces assassins se nommaient *fida'i*, « ceux qui se sacrifient eux-mêmes », ou *hachichi*, d'où notre mot assassin, c'est-à-dire les enthousiastes par le hachich, partie narcotique du chanvre. L'usage de stimulants était d'ailleurs très répandu dans les milieux mystiques, le café en était un au XVI^e siècle dans le Sudarabique. »²² « Ces assassinats méthodiques s'étaient déjà produits en Islam: dès le VIII^e siècle, les Etrangleurs avaient pratiqué l'interprétation allégorique du Coran et la mise à mort de leurs contradicteurs (*E.I.*, art. « *Idjli* »). »²³

Les troubles qui suivirent l'arrivée des Croisés permettent à Hasan de constituer, autour du château d'Alamût, une principauté indépendante qui se maintiendra, par la terreur, pendant plus d'un siècle et demi (1090—1256). Bien qu'ils se déclarent les lieutenants de l'imâm fâtimide du Caire, Hasan et ses deux premiers successeurs sont les maîtres absolus des corps et des âmes de leurs sujets, qui leur doivent une obéissance passive et aveugle, particulièrement dans l'interprétation du Coran (*tâlim*), exclusivement réservée au grand-maître de l'Ordre.

Le troisième successeur de Hasan, rejetant la tutelle religieuse et nominale du calife fâtimide, devient grand-pontife des Ismaéliens. Il possédait, à cette époque, outre les châteaux de Perse, ceux de Syrie, occupés par ses partisans depuis 1124.

Vers 1150, *Rashîd Eddîn Sinân*, lieutenant en Syrie du grand-maître d'Alamût, secoue le joug de ce dernier et pratique une politique d'assassinats mystérieux. Résidant dans le fort de Mazyad, dans la montagne des Alaouites (région de Lataquié), Sinân devient en peu de temps une puissance redoutable et force les Croisés et Salaheddîn (Saladin) à compter avec lui. C'est le grand-maître des Assassins de Syrie que les historiens occidentaux de l'époque appellent « le Vieux de la Montagne » (*Cheikh al Jabal*).

²² Brockelmann, *op. cit.*, p. 156.

²³ Massé, *op. cit.*, p. 161.

«L'invasion mongole de 1256 détruisit la puissance des Ismaïliens de Perse; quant à ceux de Syrie, soumis quelques années après par les sultans mamlouks d'Égypte, ils survécurent obscurément: leurs descendants habitent encore autour des forteresses ruinées. On trouve d'autres faibles groupements en Perse, en Asie centrale, en Afghanistan, en Oman, à Zanzibar. Mais dans l'Inde, ils conservent leur puissance, sinon religieuse, du moins économique et forment la secte des *Khodjas*; le chef actuel des *Khodjas* est Sir Mohammed Chah ibn Agha Ali, plus connu sous le nom d'Agha-Khan, 47^e imâm (du point de vue ismaïlien).»²⁴ Karîm, fils et successeur de ce dernier, est aujourd'hui le chef de cette communauté.

2. Sectes rationalistes et confréries mystiques

a. Sectes rationalistes: *Kadarites*, *Jabarites*, *Muhtazilites*

Nous avons vu que la question du libre arbitre humain, qui est à la base du rationalisme, est fort obscure et même contradictoire dans le Coran (p. 124—125). Dès la fin du premier siècle de l'Hégire, le fatalisme absolu, qui s'oppose à la notion de la Justice divine, était discuté par les théologiens musulmans, en contact avec les centres chrétiens de Syrie. De ces discussions sur le fatalisme ou *Kadar*, deux doctrines contraaires surgirent: celle des *Kadarites*, qui restreignent le *Kadar* en reconnaissant à l'homme la liberté de ses actes; et celle des *Jabarites*, qui soumettent les actes humains à la contrainte divine (*Jabr* = contrainte) (p. 124).

Les Umayyades, qui se servaient du fatalisme pour maintenir leur domination, «décrétée d'avance dans les arrêts éternels d'Allâh», combattent le *Kadarisme*. Sous les Abbassides de Bagdâd, la traduction des œuvres de l'antiquité et la diffusion de la philosophie grecque «fournissaient aux Arabes, de génie plus lyrique que critique, des modèles d'argumentation dont les Persans, plus subtils, allaient leur apprendre à tirer parti... De cette méthode d'argumentation appliquée à la théologie sortit une véritable philosophie de la religion qui reçut le nom de *Kalâm*... Les plus anciens représentants de ce *Kalâm* sont les *Motazélites*.»²⁵

Pour les *Muhtazilîn* (ceux qui s'isolent), la raison (*akl*) est le «critérium de la connaissance religieuse... Leur doctrine comportait trois idées fondamentales: 1) l'homme est libre; 2) il y a lieu de distinguer en Allah les attributs de substance et les attributs de fait; 3) le Coran n'est pas éternel.»²⁶

²⁴ Massé, *op. cit.*, p. 163.

²⁵ Massé, *op. cit.*, p. 167—168.

²⁶ Massé, *op. cit.*, p. 168—169.

L'idée hérétique du Coran «créé» et non éternel est combattue par les représentants de la tradition orthodoxe, qui considéraient que la parole de Dieu, c'est-à-dire le Coran, est aussi éternelle que Dieu lui-même. Le calife abbasside Al Mamûn (813-833), qui adopte la doctrine muhtazilite, l'impose, en 827, comme dogme officiel et livre ses négateurs à l'inquisition. Bien que le calife Mutawakkil (847-861) se soit tourné contre le mouvement des Muhtazilîn, les querelles de ces derniers et des traditionalistes orthodoxes continueront longtemps à déchirer l'Islâm.

Au Xe siècle, *Ashari*, ancien Muhtazilite, croit trouver une doctrine de compromis en rejetant, d'une part, l'excès de rationalisme des Muhtazilîn, et, d'autre part, l'excès de formalisme de l'orthodoxie. Ainsi, par exemple, pour Ashari, le Coran est la parole éternelle de Dieu; mais, dans ses lettres, son encre et sa matière, il est une production de l'homme. Comme toutes les solutions moyennes, l'Asharisme ne contenta personne.

b. Sûfisme et confréries mystiques

«Tandis que les rationalistes estiment qu'on peut atteindre l'absolue vérité par la seule puissance du raisonnement, les Mystiques affirment qu'elle ne peut être conquise que par la force de l'intuition. En ce domaine, *Gazâlî* joua son rôle d'accommodateur, analogue à celui d'Achari dans le domaine de la scolastique.»⁸⁷

Les premiers mystiques musulmans furent des ascètes dont les tendances et les pratiques, dues à des influences chrétiennes locales, se trouvent favorisées par certains versets coraniques. Remplaçant peu à peu les cinq prières canoniques par des litanies mystiques, ils adoptent le manteau de laine (*sûf*) blanche, d'où leur nom générique de *Sûfi*. C'est en Irâk que leurs principaux centres s'établissent: à Kûfa au VIIe siècle, à Basra au VIIIe, et enfin à Bagdad qui deviendra, dans la seconde moitié du IXe siècle, le centre de leur mouvement. Les Sûfi cherchent dans la solitude le moyen de rencontrer l'Être suprême. Au lieu de ressembler à Dieu, ou de Le comprendre, ils veulent seulement «s'absorber en lui».

«Il n'y a plus lieu de croire que le mysticisme musulman soit d'origine étrangère: il semble né spontanément sur le sol de l'Islâm, bien qu'on y pressente des traces d'influences chrétiennes, iraniennes et même hindoues (Védanta). Mais parmi ces influences, on peut regarder celle de la philosophie hellénistique comme très marquée sur les mystiques postérieures dont elle enrichit le vocabulaire technique...»

Il semble donc que ces Mystiques (Sûfi) n'aient plus rien de musulman. Mais, de même que les Chiïtes les plus avancés restaient en contact avec

⁸⁷ *Massé, op. cit.*, p. 171.

l'islam par l'interprétation allégorique du Coran, de même les Mystiques interprètent à leur convenance les versets du livre sacré. Ils ont un autre point de contact avec le Chiisme (qui les rejette): leur vénération pour Ali qu'ils regardent comme le chef de la tradition mystique.²⁹

Dès le VIII^e siècle, les Mystiques sont groupés dans des convents d'hommes et de femmes en Irak, en Syrie, en Egypte, où les novices reçoivent l'enseignement d'un directeur spirituel et où s'organisent, à partir du XII^e siècle, les divers Ordres religieux des Sûfis: Qadiriya, Rîfâiya, Mawlawiya (derviches tourneurs), etc. L'activité de ces Ordres sera à la fois religieuse et politique. Le pouvoir spirituel (*baraka*) du grand-maître de l'Ordre, dont le fondateur est toujours vénéré comme saint, lui donne une autorité absolue sur les confrères. Ce culte des saints et de leurs tombeaux, étranger à l'orthodoxie musulmane, supplante parfois, pour les masses populaires, celui d'Allah, considéré trop lointain. «C'est que le culte des saints locaux, éliminant parfois l'obligation du pèlerinage à La Mecque, recouvre très souvent, en Islam comme ailleurs, un culte précédent... Les rigoristes reprochaient au Çoufisme de donner à la méditation le pas sur l'oraison et de négliger les pratiques religieuses du Sunnisme...»

Des tentatives conciliatrices eurent lieu, parmi lesquelles celle de Ghazâlî. Celui-ci (mort en 1111)... régénéra vraiment l'islam, réalisant en son œuvre la synthèse des éléments traditionalistes, rationalistes et mystiques. Du reste, la preuve de sa rapide et profonde influence, comparable à celle d'un Thomas d'Aquin, c'est le discrédit où tombe en Orient l'aristotélisme. La philosophie arabe émigre alors en Espagne où elle jette un éclat suprême au cours du XIII^e siècle...

Donc au XIII^e siècle, les grands mouvements sectaires ont épuisé leur énergie offensive; les conflits de l'orthodoxie avec le libéralisme, avec la philosophie, avec le mysticisme sont épuisés. Les rivalités du Sunnisme et du Chiisme seront désormais plus politiques que religieuses. Mais plus tard, on le verra, deux mouvements se manifesteront encore, l'un au XVIII^e siècle (le Wahhabisme), l'autre au XIX^e (le Bâtisme); mouvements caractéristiques des deux tendances fondamentales des sectes: ramener l'islam à sa simplicité primitive, ajouter à l'islam des éléments nouveaux.³⁰

3. Conclusion

La genèse et l'évolution des sectes religieuses et des doctrines dissidentes de l'islam sous les califes, comme celles de leurs devanciers chrétiens

²⁹ Massé, *op. cit.*, p. 173, 174.

³⁰ Massé, *op. cit.*, p. 176, 178.

sous les empereurs de Byzance, représentent, dans l'ensemble, on l'a dit, des oppositions ethniques ou nationales, des mouvements autonomistes, contre le pouvoir central du calife, protecteur de la doctrine officielle ou orthodoxe. Ces doctrines hérétiques ou dissidentes représentent surtout les aspirations régionales et les tendances séparatistes des groupements géographiques qui les ont adoptées. Leurs adeptes visent, en fait, la destruction de l'unité politique et le morcellement du monde oriental, groupé sous la direction suprême des califes (I, p. 76—87).

En effet, le Kharijisme, né en Irâk, émigrera dans l'Arabie et le Maghreb. Annonçant le Wahhabisme de l'actuelle Arabie Séoudite, il s'efforcera d'émanciper de la tutelle politique de Damas les pays de l'Arabie Heureuse et de l'Afrique du Nord. Il sera relayé, dans cette tâche, par le Zaïdisme dans le Yémen. Aujourd'hui encore, l'imâm de Mascate (Umân) est Ibâdite (Kharijite) et celui du Yémen, Zaïdite.

Plus adapté au milieu irâko-iranien, héritier des traditions babyloniennes et sassânides qui font du souverain un être divin, le Chiïsme incarne les aspirations nationales de l'Irâk et de l'Iran et étaye leurs tendances séparatistes vis-à-vis de Damas. Après le triomphe des Irâko-Iraniens sur les Arabes de Syrie et l'établissement à Bagdâd du Califat des Abbâssides (750—1200), l'irrédentisme religieux de l'Irâk s'apaisera, et la doctrine sunnite, déclarée officielle par les califes de Bagdâd, laissera indifférents les Chiïtes irâkiens.

Par contre, l'avènement du Califat sunnite de Bagdâd déclenche, dans les provinces méditerranéennes d'Égypte et de Syrie, des mouvements politico-religieux dirigés contre la domination du nouvel Empire mésopotamien. A leur tour, les Égyptiens, héritiers des traditions pharaoniques qui font du souverain un dieu, abandonnent le Sunnisme adopté par la cour de Bagdâd, se rallient au Chiïsme fâtimide, considéré comme hérétique par l'orthodoxie abbâsside, et proclament leur autonomie politique et religieuse vis-à-vis de Bagdâd, sous la direction des califes Fâtimides (969—1147), descendants du «divin» Ali et de Fâtima. Pour les aider dans cette œuvre de démembrement, les sectateurs ismailiens, karmates, druzes et hashashîn, se feront, en Syrie, les propagateurs de sectes dissidentes qui, prenant leur mot d'ordre au Caire, saperont les bases de la suprématie politique des Irako-Iraniens. Enfin lorsque, sous le chef sunnite Saladin (1147—1198), l'Égypte recouvrera de nouveau son rôle de puissance impériale et que l'Irâk retombera dans la décadence et l'oubli, le Sunnisme orthodoxe reprendra tout bonnement sa place officielle dans la Vallée du Nil.

mater . . . De fait, sans rien abjurer, bien entendu, de leur foi islamique, les Khalifes de cette maison firent de la république théocratique de leurs prédécesseurs un véritable Etat temporel et centralisé au sens byzantin du mot. L'empire arabe, avec eux, devint une sorte d'empire syrien. L'administration y fut calquée sur celle de Byzance et continua d'ailleurs d'employer un grand nombre de fonctionnaires grecs ou syriaques. Les chrétiens syriaques, surtout, exercèrent à la Cour une influence considérable: l'un d'eux, Sarjûn ben Mansûr, fut le principal ministre de Mo'âwiya. Dans leur palais de Damas, les khalifes umayyades, . . . entourés d'un luxe qui scandalisait les dévôts, faisaient preuve d'un libéralisme d'esprit, d'un goût pour la poésie et l'art, d'un dilettantisme même assez inattendus chez ces fils du désert. Yazîd Ier (680—683), par exemple, . . . grand amateur de vins, de chiens et de danseuses, irrégulier et lettré, nous rappelle plutôt les libres Séleucides que les compagnons du Prophète . . . Devenus de véritables Césars musulmans, les Umayyades voulurent que leur Cour de Damas rivalisât avec celle de Constantinople.»¹

a. *Le calife umayyade, souverain oriental*

Successor des Basileï grecs et des Grands Rois sassânides, le calife umayyade devient roi, à leur exemple, et copie l'étiquette de leur cour. Souverain oriental, il a des insignes royaux, de source religieuse: le bâton et le sceau du Prophète. Il tient une cour, où les visiteurs de marque sont introduits suivant leur rang dans l'Islâm. Il adopte les promenades solennelles en cortège (*mawkab*) et prend des airs hautains de maître, qui contrastent avec la bonhomie traditionnelle de l'émir de tribu et la simplicité patriarcale des califes de Médine. Descendant par les femmes des monarques orientaux, «le calife Yézid II (720—724) peut dire, en pseudo-vers: 'Je suis le fils de Chosroès et d'Abou-Marwân; le César de Byzance est mon grand-père, comme le Khaqân turc est mon aïeul.' Et ce n'est point sans conséquences.»²

b. *Arabes et Syriens*

Le caractère arabo-syrien du Califat de Damas est une réalité historique incontestable. En effet, deux grands groupements ethniques ont concouru, sous la direction des califes umayyades, à la formation, à l'expansion et à l'évolution de l'Empire arabo-oriental. Il y a, d'une part, les Arabes originaires du Centre et du Sud arabiques, plus ou moins syrianisés, ainsi que les Arabes de Syrie, Ghassânides et autres, constitués par les tribus chrétiennes (monophysites et nestoriennes) de l'arrière-pays syrien, qui s'étaient

¹ Grousset, *Les civilisations de l'Orient*, I, p. 154—158.

² Gaudefroy-Demombynes, *op. cit.*, p. 219.